

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**LA PORTE
DU VOYAGE
SANS RETOUR**

DAVID DIOP

LA PORTE
DU VOYAGE
SANS RETOUR

ou les cahiers secrets de
Michel Adanson

Roman



David Diop est représenté
par SFSG Agency

© Éditions du Seuil, août 2021.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0535-6

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À mon épouse :
il n'y a de parole tissée
que pour toi et tes rires soyeux.
À mes enfants bien-aimés,
à leurs rêves.
À mes parents, messagers de sagesse.*

Eurydice – Mais par ta main ma
main n'est plus pressée ! Quoi, tu
fuis ces regards que tu chérissais
tant !

GLUCK, Orphée et Eurydice.
Livret traduit de l'allemand
en français
par Pierre-Louis Moline
pour la première
datée du 2 août 1774
au Théâtre du Palais-Royal
à Paris

I

Michel Adanson se regardait mourir sous les yeux de sa fille. Il se desséchait, il avait soif. Ses articulations calcifiées, coquilles d'os fossilisées, ne se dénouaient plus. Tordues comme des sarments, elles le martyrisaient en silence. Il croyait entendre ses organes défaillir les uns après les autres. Des craquements intimes, lui annonçant sa fin, crépitaient faiblement dans sa tête comme au départ du feu de brousse qu'il avait allumé vers le soir, plus de cinquante ans auparavant, sur une rive du fleuve Sénégal. Il avait dû se réfugier très vite sur une pirogue d'où, en compagnie de ses laptots, les maîtres

des eaux fluviales, il avait contemplé une forêt entière flamber.

Les *sump*, dattiers du désert, étaient fendus par des flammes environnées d'étincelles jaunes, rouges, bleu irisé, qui virevoltaient autour d'elles comme des mouches infernales. Couronnés de flammèches fumantes, les palmiers rôniers s'effondraient sur eux-mêmes, sans bruit, leur énorme pied entravé au sol. À proximité du fleuve, des palétuviers gorgés d'eau bouillaient avant d'éclater en lambeaux de chair sifflante. Plus loin à l'horizon, sous un ciel écarlate, l'incendie chuintait en lampant la sève des acacias, des anacardiens, des ébéniers, des eucalyptus tandis que ses habitants fuyaient la forêt en geignant de terreur. Rats musqués, lièvres, gazelles, lézards, fauves, serpents de toutes tailles coulaient dans les eaux

obscurcs du fleuve, préférant mourir noyés plutôt que brûlés vifs. Leurs plongeurs désordonnés troublaient les reflets du feu sur la surface de l'eau. Clapotis, vaguelettes, submersion.

Michel Adanson ne croyait pas avoir entendu cette nuit-là la forêt se plaindre. Mais alors qu'il était consumé par un incendie intérieur aussi violent que celui qui avait illuminé sa pirogue sur le fleuve, il soupçonnait que les arbres brûlés avaient dû hurler des imprécations dans une langue végétale, inaudible aux hommes. Il aurait voulu crier, mais aucun son ne parvenait à franchir sa mâchoire tétanisée.

Le vieil homme pensait. Il ne craignait pas sa mort, il déplorait qu'elle soit inutile à la science. Dans un dernier élan de fidélité, son corps, qui battait en retraite devant la grande ennemie,

lui offrait un décompte presque imperceptible de ses renoncements successifs. Méthodique jusque dans son trépas, Michel Adanson regrettait d'être impuissant à décrire dans ses cahiers les défaites de son ultime bataille. S'il avait eu le moyen de parler, Aglaé aurait pu être sa secrétaire d'agonie. Il était trop tard pour se raconter mourir.

Pourvu qu'Aglaé découvre ses cahiers ! Pourquoi ne les lui avait-il pas légués dans son testament ? Il n'aurait pas dû craindre le jugement de sa fille autant que celui de Dieu. Quand on passe la porte de l'autre monde, la pudeur ne la franchit pas.

Un jour de lucidité tardive, il avait compris que ses recherches en botanique, ses herbiers, ses collections de coquillages, ses dessins disparaîtraient dans son sillage de la surface de la terre.

Au cours de l'éternel ressac des générations d'êtres humains qui se suivent et se ressemblent viendrait un homme, ou pourquoi pas une femme, botaniste impitoyable, qui l'ensevelirait sous les sables d'une science ancienne, révolue. L'essentiel était donc de figurer dans la mémoire d'Aglaé tel qu'en lui-même, et non pas aussi immatériel qu'un fantôme de savant. Cette révélation l'avait frappé le 26 janvier 1806. Très exactement, six mois, sept jours et neuf heures avant le début de sa mort.

Ce jour-là, une heure avant midi, il avait senti son fémur se rompre sous l'épaisseur des chairs de sa cuisse. Un crac étouffé, sans cause apparente, et il s'en était fallu de peu qu'il ne tombe tête la première dans la cheminée. Sans les époux Henry, qui l'avaient rattrapé par la manche de sa robe de chambre,

sa chute lui aurait sans doute coûté d'autres contusions et peut-être des brûlures au visage. Ils l'avaient allongé sur son lit avant de partir chacun de leur côté chercher des secours. Et, tandis que les Henry couraient les rues de Paris, il s'était évertué à appuyer fortement le talon de son pied gauche sur le dessus de son pied droit pour étirer sa jambe blessée jusqu'à ce que les os fracturés de son fémur se réajustent. Il s'était évanoui de douleur. À son réveil, peu avant l'arrivée du chirurgien, Aglaé occupait son esprit.

Il ne méritait pas l'admiration de sa fille. Jusqu'alors, l'unique but de sa vie avait été que son *Orbe universel*, son chef-d'œuvre encyclopédique, l'élève au sommet de la botanique. Poursuivre la gloire, la reconnaissance inquiète de ses pairs, le respect de savants naturalistes

disséminés partout en Europe, n'était que vanité. Il avait consumé ses jours et ses nuits à décrire minutieusement près de cent mille « existences » de plantes, de coquillages, d'animaux de toutes espèces au détriment de la sienne. Or il fallait bien admettre que rien n'existait sur terre sans une intelligence humaine pour lui donner un sens. Il donnerait un sens à sa vie en l'écrivant pour Aglaé.

Sous l'effet d'un coup involontaire porté à son âme neuf mois plus tôt par son ami Claude-François Le Joyand, des regrets avaient commencé à le tourmenter. Jusqu'alors, ce n'avait été que des repentirs affluant comme des bulles d'air du fond d'un étang boueux, éclatant sans préavis, ici ou là, à sa surface, malgré les pièges que son esprit avait tendus pour les contenir. Mais durant

sa convalescence alitée il était parvenu enfin à les dominer, les emprisonner dans des mots. Et, grâce à Dieu, ses souvenirs s'étaient égrainés en ordre sur les pages de ses cahiers, liés les uns aux autres comme les perles d'un rosaire.

Cette activité lui avait coûté des larmes que les époux Henry avaient mises sur le compte de sa cuisse. Il le leur avait laissé croire et lui procurer tout le vin qu'ils avaient voulu, remplaçant l'eau sucrée qu'il avait coutume de boire par une pinte et demie de chablis par jour. Mais l'ivresse du vin n'atténuait pas le rappel toujours plus éprouvant, au fil de l'écriture de ses cahiers, de son amour éperdu pour une jeune femme dont il avait peine à se remémorer les contours du visage. Ses traits s'étaient comme évaporés dans